2ME ANNÉE—No 23. LE NUMÉRO, 8 CTS SAMEDI, 5 MARS 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE ; R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 899	Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



THERÈSE VIANZONE

SOMMAIRE

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

2me ANNÉE—No 23 SAMEDI, 5 MARS 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

CŒUR DE FEMME



O cœur de femme, urne profonde
Pleine d'un parfum de grand prix,
Que la pitié prodigue au monde
Et qui s'évapore incompris.

Telle, une mer que les orages
Flagellent parfois à dessein,
Un cœur de femme a ses naufrages
Et des perles d'or dans son sein.

Il est des ciels que l'astre enflamme
D'un éclat immuable et sûr,
Et l'amour dans un cœur de femme
C'est une étoile dans l'azur.

Comme les ombres souterraines
Jaillissent au choc de nos pas,
Sous la rude étreinte des peines
Cœur de femme ne tarit pas.

Il s'entr'ouvre ainsi qu'une feuille
Au premier rayon du flambeau,
Et sur l'image qu'il recueille
Il se ferme comme un tombeau.

Tant de cœurs de femme se donnent,
Mais plus d'un ne se reprend pas,
Et tous ses battements pardonnent
Les martyres soufferts tout bas.

Le cœur de femme solitaire
Se brise, un soir, silencieux,
Mais lassé de battre sur terre,
Il aime encore au fond des cieux.

L'amour ne quitte pas une âme
Comme l'oiseau quitte son nid,
Car Dieu fit le cœur de la femme
D'une parcelle d'infini !

ISABELLE

LE PERIL DE L'HEURE PRESENTE

De nombreux et sincères témoignages d'adhésion, reçus à l'occasion de mon dernier article : Sus à l'alcoolisme, m'ont confirmée dans l'idée qu'il était venu à propos. Puisse la semence porter ses fruits !

Un médecin, à qui l'âge et la science donnent droit de conseil aux réunions de ses confrères, m'écrit qu'il serait question de l'organisation d'une ligue puissante parmi les médecins, ligue destinée à enrayer les progrès de l'ennemi commun et à travailler efficacement à sauver la nationalité canadienne du plus grand des fléaux.

Les médecins ! qui mieux qu'eux connaissent les désordres et les désastres que cause l'alcoolisme ? qui mieux qu'eux peuvent y apporter le remède ?

Aidons de toutes nos forces, nous, femmes, aux efforts qui seront dirigés vers une régénération aussi noble, aussi généreuse.

" Mais, comment, me disait, dans une lettre reçue ces jours derniers, une femme qui signe : Epouse et mère — comment pouvons-nous, travailler autrement que par nos prières et nos vœux à la diminution de l'usage de l'alcool et du nombre des alcoolisés ? La boisson qui a place dans les buffets, ce n'est pas nous, allez ! qui l'y mettons ; quand nos époux ou nos fils reviennent intempérants à la maison, ce n'est pas nous qui les avons poussés à l'auberge et qui leur avons versé à boire...... "

Non, sans doute. Et, cependant, que les mères fassent un retour sur elles-mêmes. Qui sait, si par imprévoyance, par ignorance le plus sou-

vent, elles n'ont pas mis au monde des enfants déjà alcoolisés ? qui sait, si ces malheureux n'ont pas, dis-je, dès le sein de leurs mères, contracté ce goût fatal et maudit par les quelques verres de bière ou de vin alcoolisés qu'elles ont pris, de temps en temps, pour réparer, croyaient-elles, leurs forces épuisées.

Et aux nourrissons, convient-il qu'on leur donne un lait frelaté par l'usage, même modéré, de soi-disants stimulants dans la composition des quels il entre de l'alcool ? Que les jeunes mères réfléchissent sérieusement à ces dangers sur lesquels on n'a pas assez attiré leur attention, et le nombre des débilisés, des êtres chétifs et rachitiques en sera certainement diminué.

Je sais aussi, pour l'avoir vu, que des parents trouvent très drôle la manie qu'on certains enfants de faire le tour et d'égoutter les verres qui ont servi aux liqueurs. Au lieu de les gronder vertement, on s'en amuse, et,il n'est pas jusqu'à un commencement d'ivresse chez ces petiots, qui ne provoque chez les plus âgés, les lazzis et les rires. J'ai constaté chez la plupart de ces petits malheureux, une impatience fébrile à s'emparer d'un verre où il restait encore quelques gouttes de vin et une gourmandise manifeste à en ingurgiter le contenu qui faisait mal à voir.

Oui, le rôle des femmes dans la croisade contre l'intempérance est moins passif qu'elles le croient.

Les vœux, les larmes, les prières ne suffisent plus : c'est de l'action dont on a besoin.

FRANÇOISE.

Mlle Vianzone

La célèbre conférencière sera parmi nous, le 10 mars prochain Il est fort probable qu'elle se trouvera accompagnée par Madame Calvé, qui donnera un concert au Monument National où Mlle Vianzone fera en même temps, sa première conférence.

Mlle Vianzone à l'intention de visiter Québec, Ottawa, et Saint-Hyacinthe.

Les Filles du Roi Laegair

AFIN que la lumière de l'Evangile se répandit plus vite en Irlande, le bon chef Déhu avait prêté à Saint-Patrice un char attelé de deux buffles blancs.

Sur ce char, où il avait mis la pierre sacrée et les vases de l'autel, l'apôtre s'avançait à travers l'Erin.

Les pauvres, les esclaves, tous les malheureux le suivaient, et, du haut de son char, comme du haut d'une chaire, il prêchait. A ces hommes, qui ne connaissaient que les dieux sombres et cruels, il annonçait la charité du Christ, et sa parole—comme une musique fraîche et délicieuse—ravissait les âmes.

Quand il ne prêchait pas, souvent il chantait et, aux accents de sa voix d'or, jeune et puissante, les laboureurs quittaient leurs charrues, les pêcheurs leurs filets, les pâtres leurs troupeaux.

Tous accouraient pour l'entendre et souvent les femmes et les jeunes filles, détachant leurs colliers et leurs bracelets d'or, les jetaient sur son autel. Mais, à leur grand chagrin, il les leur rendait toujours.

Laégaïr, alors roi du Connaught, avait deux filles d'une admirable beauté.

L'aînée s'appelait Ethnée (la blanche), la cadette, Fethlène (la rose).

Dans tous les pays du monde, on a toujours confié l'éducation de la jeunesse aux prêtres. Le vieux druide Kaplis avait été chargé d'élever et d'instruire Ethnée ; à son frère Kaplid, druide aussi de grand renom, l'éducation de Fethlène avait été confiée. Chacun des deux frères portait à sa royale élève une affection toute paternelle, et grande était leur inquiétude, car ils avaient appris l'approche de Patrice.

L'apôtre venait d'entrer sur le territoire du Connaught. Il côtoyait le Shannon voilé par le brouillard léger du matin ; il s'avançait à travers la forêt druidique et, dans le jeune feuillage, les oiseaux chantaient, ils voletaient autour du char et semblaient souhaiter la bienvenue à l'apôtre de l'Irlande

Non loin de là, les deux filles du roi—plus belles, plus gracieuses, que la Nausicaa d'Homère—lavaient à la fontaine de Klébah. Et sur une hauteur voisine, autour des pierres sacrées, on apercevait deux grands vieillards, les mains levées au ciel. C'étaient Kaplis et Kaplid, qui faisaient appel à tous les prestiges de la magie pour dérober l urs élèves à la vue de Patrice.

Tout à coup le soleil levant se voila, d'épaisses ténèbres se répandirent ; mais, dit la légende, au milieu même de la nuit, Patrice n'avait qu'à étendre la main et l'obscurité la plus profondre s'éclairait aussitôt de cinq lumières éblouissantes.

Il fit le signe de la croix et les prestiges se dissipèrent. Le soleil reparut plus beau, plus brillant ; les oiseaux, qui s'étaient tus, surpris par les ténèbres recommencèrent leurs chants et le saint continua paisiblement sa route vers la fontaine de Klébah

En apercevant les deux princesses, il descendit de son char et se dirigea vers elles. Sans rien dire, il s'assit au bord du lavoir.

L'éclat radieux de son visage et son costume étrange firent croire aux jeunes filles qu'elles avaient sous les yeux l'esprit des montagnes.

—Qui es-tu ? d'où viens-tu ? dirent-elles toutes deux.

—Mieux vaudrait pour vous connaître mon Dieu que de savoir qui je suis, répondit-il, les regardant avec bonté.

—Ton Dieu ! reprit l'aînée des jeu-filles, et qui est ton Dieu ? qui l'adore ? où habite-t-il ? Est-ce dans le ciel ? est ce sur la terre ? est-ce dans la mer ? est-ce dans les fleuves ? est-ce sur la montagne ? est-ce dans les vallées ? Est-il puissant ? a-t-il beaucoup d'or et d'argent ? Ses filles sont-elles plus belles que ma sœur et moi ?

L'apôtre répondit :

—Mon Dieu est le Dieu de tous les hommes, le Dieu du Ciel et de la terre,

de la mer et des fleuves ; c'est le Dieu du soleil, de la lune et de tous les astres ; c'est le Dieu des montagnes et des vallées. Il habite au-dessus du ciel et dans le ciel ; au ciel et à la mer, il donne la vie. Il donne la vie à tout, il anime tout de son souffle, il gouverne tout, il conduit tout. C'est mon Dieu qui, pendant le jour, illumine le soleil de sa lumière et qui, la nuit, prête encore sa lumière à la lune. C'est lui qui a fait jaillir les fontaines de la terre aride, et a posé, au milieu des mers, des îles que les mers ne peuvent engloutir. Ce Dieu, je viens vous l'annoncer avec confiance et je vous engage à étudier ce qu'il a révélé.

—Nous vous écoutons, instruisez-nous, dirent les jeunes filles.

Patrice les instruisit ; puis, quand elles furent préparées, il les baptisa et les revêtit de la robe blanche.

Grande fut la colère des druides, plus grande encore la colère du roi. Mais cette colère fit bientôt place à une mortelle inquiétude, car, peu après leur baptême, les deux princesses tombèrent gravement malades.

Elles firent avertir Patrice qui vint au château. Le saint ne tarda pas à reconnaître qu'un miracle pouvait seul sauver les deux sœurs. Dieu avait mis entre ses mains sa puissance : il commandait à la vie et à la mort. Mais il savait que la poussière s'attache à tout sur la terre ; il ne voulut pas retenir ces jeunes filles qui s'en allaient au Christ avec toute la splendeur de la grâce du baptême.

Elles portaient encore la robe blanche dont il les avait revêtues au bord de la fontaine sainte. De ses mains vénérables, il couronna de fleurs les belles mourantes et leur dit :

—Allez à l'amour qui ne se fane jamais, allez aux noces éternelles ! Voici l'Epoux qui vient.

—Nous avons hâte de voir son visage, répondirent les deux sœurs, souriantes malgré la souffrance.

Patrice leur apporta la nourriture sacrée, et, pendant que le pain de vie descendait dans leurs cœurs, elles penchèrent doucement la tête, "comme deux roses sous la pluie."

Or celui qui avait élevé Ethnée, le vieux druide Kaplis, était au pied du lit de mort et, brisé de douleur, abîmé dans le désespoir, il ne s'en éloigna pas.

Seul de tout son ordre, avec son frère Kaplid, il était resté fidèle aux croyances druidiques. Il avait beaucoup souffert en voyant sa royale élève les abandonner. Maintenant qu'il ne la verrait plus, que lui importait la vie, que lui importait le monde entier ?

Mais Ethnée l'avait aimé sur la terre, elle continuait de l'aimer au ciel ; et, comme le vieillard regardait à travers ses larmes le beau visage de la jeune morte, il lui sembla que ses lèvres s'ouvraient et le suppliaient de croire au Christ.

La foi entra dans son cœur, il se leva et, tombant aux pieds de Patrice, il s'écria :

—Je crois au Crucifié. Je suis chrétien.

Le druide Kaplid entrait en ce moment dans la chambre. Il aperçut son frère aîné à genoux devant Patrice et, transporté de rage, s'écria :

—Quoi ! Kaplis aussi croit à Patrice ! Quant à moi je le maudis.

L'apôtre des Irlandais le laissa exhaler sa colère, puis, pour toute réponse, il lui montra Fethlène qui rayonnait d'un bonheur céleste sur la couche funèbre.

Le druide ne put la contempler sans fondre en larmes et bientôt, arrachant de son front les bandelettes sacrées, il tomba, lui aussi, aux pieds de Patrice.

Comme Ethnée pour son frère Kaplis, sa chère Fethlène avait prié pour lui, en entrant au ciel.

Sur le même lit, on exposa Ethnée la blanche et Fethlène la rose ; le même drap blanc les couvrit ; autour du lit triomphant et funèbre les parents pleurèrent, les bardes firent entendre leurs chants :

" La rose avait fleuri près du lis. O ma terre natale, quelles fleurs tu nous avais données !

" Pleurons sur les fleurs tombées."

Quand les barbes se turent, Patrice récita les prières chrétiennes. Le bon pasteur avait fait préparer la tombe sur les bords du Shannon, près de la fontaine de Klébah, où il avait rencontré ces douces brebis.

Une église fut plus tard bâtie à cet endroit. On y chanta longtemps l'*hymne des Vierges* composé par Saint-Patrice, en mémoire des filles du roi Laégaïr.

LAURE CONAN.

En Terre Sainte

(EXTRAITS.)

LE trajet de Jaffa à Jérusalem est de quatre heures. Il y a cinq stations : le train monte en serpentant, en décrivant de grandes courbes comme celui de Damas, mais quelle différence entre ces montagnes nues, austères, grandioses néanmoins, et la végétation unique de "la perle de l'Orient." Tout est aride, la verdure se voit à peine de loin en loin ; c'est la désolation. Et pourtant, on est saisi, empoigné, on se recueille, on se prépare à un plus émouvant spectacle.

Comme le chemin de fer jure dans ce paysage !....

Un père Assomptionniste m'a conduite au Saint-Sépulcre par de petites rues étroites, glissantes et qui vont en descendant jusqu'au parvis. Il m'a soutenue plus d'une fois pour m'empêcher de tomber.

Ce parvis date du temps des croisades ; il est entouré de couvents, de chapelles ; des marchands d'objets pieux l'occupent. La porte de l'église est grande ouverte. A gauche de l'entrée, un divan sur lequel trois gardiens turcs sont assis ; leur vue m'attriste, me serre le cœur, mais j'oublie bientôt et les Turcs et le monde entier. J'écoute le Père Gervais qui nous explique tout ; nous vénérons d'abord *la pierre de l'onction* sur laquelle on embauma le corps de Jésus. Puis nous tournons à gauche ; au milieu de la grande coupole est l'édicule de marbre, d'où pendent d'innombrables lampes allumées et qui renferme le Saint-Sépulcre. Le Père nous cite l'Evangile, nous montre où Marie-Magdeleine a trouvé l'ange au matin de la résurrection, toutes choses bien connues, mais si belles et si grandes dans leur simplicité qu'elles paraissent toujours nouvelles.

Cet édicule a deux parties ; on entre facilement dans la première, dite chapelle de l'Ange, mais pour pénétrer dans la seconde il faut se courber, car la porte est basse. Le tombeau est là, recouvert de marbre blanc, et il est impossible d'y tenir à la fois plus de trois ou quatre personnes. Il doit avoir à peine deux mètres de long et est moins large encore. Heureusement, il y a peu de monde et nous pouvons

prier tranquillement sans qu'on nous presse de partir....

Nous avons prié aussi à l'endroit où Jésus est apparu à Magdeleine, puis, nous sommes montés au Calvaire qui est tout proche et dans la même enceinte que le Saint-Sépulcre.

J'étais bien émue et j'ai baisé avec amour l'endroit où la croix fut plantée ; il appartient aux Grecs et fait partie d'une grande et belle chapelle. J'ai vu aussi la fente du rocher.

Nous sommes descendus aussi à l'église souterraine de Sainte-Hélène où la vraie croix a été retrouvée. Je l'ai mal vue ; j'ai mal entendu les explications données ; j'étais sous l'empire d'émotions trop profondes, trop intimes pour bien écouter.

Il nous a fallu non-seulement un cavas, mais trois soldats turcs pour nous conduire à la mosquée d'Omar, bâtie sur l'emplacement du temple de Salomon. Là, on nous a fait retirer nos chaussures.

Cette mosquée, qui est construite à l'endroit même du temple, sur l'immense esplanade solitaire, est un pur chef-d'œuvre. Elle renferme la pierre des holocaustes que Juifs, musulmans et chrétiens vénèrent. Le Père Gervais nous a conduits, ensuite, à Gethsémanie, au pied du Mont des Oliviers. Le jardin est petit, entouré de murs. On y conserve huit oliviers, rejetons de ceux qui existaient au temps de Jésus... L'endroit est bien authentique; il n'y a ni doute, ni erreur possible. La grotte de l'Agonie, heureusement, est restée un rocher nu contre lequel s'appuient quelques autels ; elle appartient aux Latins....

Le Mont des Oliviers domine, d'un côté Jérusalem tout entière, Jérusalem aux dômes gris et si poétiquement triste. Jérusalem qui s'étend des hauteurs de Sion à la vallée de Josaphat, cette vallée remplie de tombes qui sont des pierres droites posées ça et là, pêle-mêle, sans aucun ordre. Ils veulent y être enterrés, paraît-il, pour être plus tôt rendus au jour du jugement dernier...

Le Mont des Oliviers est un peu cultivé, mais le soleil brûlant, l'absence de sources, empêchent cette culture d'être riche ; outre les oliviers, il y a des figuiers, des caroubiers et quelques abricotiers....

Les femmes de Jérusalem ont de longs voiles blancs comme au temps de la Sainte-Vierge....

Le Père Gervais m'a conduite aux *pleurs des juifs*, qui, chaque vendredi, donnent l'étrange spectacle de leurs lamentations, près de la muraille du temple encore debout Un étroit passage, une ruelle sépare cette muraille des maisons. Elle a d'énormes blocs et est de dimensions géantes.

Les juifs n'ayant pas le droit de pénétrer dans le parvis de Salomon, achètent aux Turcs, la permission de venir pleurer et prier près de cette ruine. Ils lisent dans leur bible, poussent des cris de désolation, et j'en ai vu, — des femmes surtout — qui ne s'occupent pas des étrangers et versent de vraies larmes tournés contre le mur qu'ils couvrent de baisers. Ils se balancent en priant, et ceux qui sont sincères inspirent une vraie pitié.

Quelle race étonnante et indestructible.

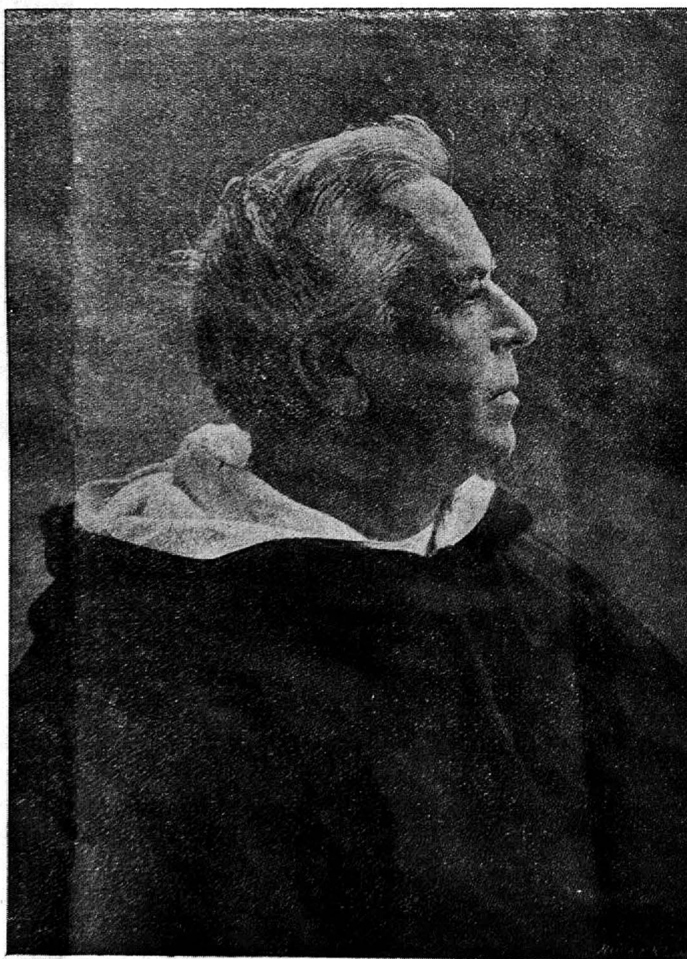
THÉRÈSE VIANZONE.

Lettre du R. P. Didon à Th. Vianzone

Corbora, 4 Septembre, 1880.

Non, ma pauvre chère fille unique, non, hélas ! je ne suis pas un Jérôme, et, il faut bien vous le dire, vous n'êtes pas non plus, une Paula.

Nous sommes du XIXe siècle, temps de crise et d'épouvantables tempêtes. Ils étaient du IVe. En retournant la tête, ils pouvaient voir les dernières lueurs du nimbe de Jésus. Et nous, il faut plonger au fond de dix-huit cents ans pour ressaisir le Dieu disparu. Eux, baisaient une terre encore toute chaude de son souffle ; et nous, nous cherchons péniblement dans les débris accumulés : cendres de volcans et cen-



LE R. P. H. DIDON.

dres de générations—les traces des pas du Maître. Eux... ils avaient la flamme divine, et nous... nous n'avons qu'une étincelle.

Jérôme, le rude Dalmate, l'ardent jeune homme que la Rome païenne avait grisé un instant, devint, aux pieds du Christ, le lion dompté. Quels superbes rugissements que les siens dans ce désert où il cultiva, le grand ermite, l'éternelle science de Dieu et du Christ ! et où sa tendresse divine désaltérait sans jamais tarir, comme une eau vive, des âmes qui avaient soif de vérité et d'amour.

Et moi, moi, je suis un pauvre soldat vaillant, gardant à force de luttes personnelles, au milieu d'un siècle sans Dieu, ma foi indomptable. Je suis un *moderne* dans la pleine valeur du mot, oui, un moderne, un homme de mon temps, sentant sa sève en moi et en partageant toutes les ardeurs. Et, pourtant, je reste jusqu'à la dernière fibre un croyant du Christ, je confesse sa Divinité, je la vois à travers le voile de sa chair crucifiée ; je mets toute ma vie à ses pieds, comme le faisaient ces élus de la première heure, ces apôtres qui l'ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles et qui nous ont racontés ce qu'Il a dit, ce qu'Il a fait, ce qu'Il a voulu.

J'essaie malgré mes misères de sauver ceux qui se perdent, et il s'en perd en foule aujourd'hui. C'est pour moi une tristesse infinie de songer à ce déluge, qui, sous nos yeux, engloutit des mondes. J'en ai, au plus profond de moi, des rugissements déchirants.

Enfant très chère, soyez compatissante pour ce monde qui se perd et que, par vos sacrifices, unis aux miens, dans la charité du Christ crucifié, nous ayons la joie et l'honneur de sauver quelques-unes de ces âmes perdues.

Je suis heureux que vous ayez pu apprécier les mérites et les qualités diverses du P. X. Je remercie Dieu qu'il ait pu vous faire du bien, et je crois qu'un échange d'idées et d'affection entre vous et lui sera excellente pour l'un et pour l'autre. Je n'ai jamais douté de sa sympathie pour moi, de son affection et de son amitié. Nos idées sont sœurs, bien que nos destinées soient très diverses. Il n'y a rien de militant chez le pacifique X..., comme je l'appelais, et moi je suis né avec l'épée et la cuirasse. L'odeur de l'encens l'enivre ; moi, je suis électrisé par l'odeur de la poudre. Le P. X. est un *timide* ; je suis un *hardi*. Au premier coup de canon faisant tomber les vieilles murailles ennemies et trembler le sol, il s'effarouche. Je suis né pour cette poussière chaude dans laquelle je respire à mon aise. La mêlée lui fait peur ; elle me calme. Il est l'ami des jours tranquilles, il n'est pas celui des jours orageux.

Je dirais volontiers : c'est *un ami de luxe*.

On échange ensemble des idées communes, on se fond dans un même sentiment ; mais quand l'heure vient de sortir de la tente, de ceindre le glaive, de courir au feu... Amis vaillants, où êtes-vous ?...

Il ne faut pas demander aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner. Je dirai plus : il ne faut rien en attendre, mais leur donner tout. Quand ils sont bons et dévoués, on les bénit ; quand ils sont hostiles et indifférents, on les bénit encore. Le Christ nous a enseigné ces grandes vertus héroïques ; il n'y a qu'à marcher après Lui.

Un ami, un ami, savez-vous ce que c'est ? C'est un être qui ne doute jamais de vous, car la plus grande injure qu'on puisse faire à un homme, c'est de douter de lui. Un ami, c'est un être qui ne vous demande rien et qui est prêt à tout vous donner. Un ami, c'est un terre-neuve qui se jette à l'eau pour vous repêcher. Un ami, c'est un chien qui saute à la gorge de ceux qui vous attaquent. Un ami, c'est un être clairvoyant qui a le courage de vous dire : Tu fais mal ! Un ami, c'est un cœur large qui oublie et qui pardonne.

Un ami, c'est un être qui se *se compromet pour vous servir*.—Un ami, c'est la perle au fond des mers !

Amis vivants, où êtes-vous ?

J'en connais un, moi. Je pourrais dire et je dis : Il me suffit.

O Christ aimé, Tu ne trahis pas, Toi ! Tu es sévère et doux ; Tu es bon à l'infini, Tu corriges et Tu relèves, Tu ne blesses pas, Tu n'as pas de rancune et Tu es plus grand que nous, pauvres petits êtres d'un jour qui rêvons d'éternité et qui... ne savons pas aimer....

HENRI DIDON.

(Extrait des *Lettres du Père Didon à Mlle Th. V.*)

Succursale Florissante

ETABLIE depuis peu de temps, la succursale de la Banque Nationale, chez Carsley, fait des affaires d'or. La clientèle la meilleure, en grande partie féminine, va y déposer son argent et ses économies et reçoit le petit carnet de chèques qui lui aide à régler comme à payer ses dépenses. Mlle Skelly, l'intelligente gérante, se fait tout à tous et donne, avec bonne grâce, les informations que l'on peut avoir besoin relativement aux affaires traitées dans cette succursale. Cela met bien à l'aise les petites sténographes, clavigraphes, commis, etc., etc, qui vont lui confier le secret de leurs économies et qui écoutent avec empressement tous les conseils qui leur sont donnés pour les précautions à prendre pour assurer leur placement. Allez à la succursale de la Banque Provinciale, chez Carsley, vous ne pourrez être mieux servi que là.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences.

FENELON.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages. L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre ; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses.

MOLIERE.

Une Reine des Fromages et de la Crême

XVI

(*Suite*).

Pendant ce temps, Ulrique vécut volontairement cloîtrée à Morton, autant que ce mot se peut expliquer lorsqu'il s'agit d'un domaine où la jeune châtelaine trouvait aisément moyen de fatiguer deux paires de chevaux par jour. Sa seule fréquentation était Lady Nevyll, qu'elle voyait de temps en temps, quoiqu'elle ne lui fût pas plus sympathique qu'au premier jour, un peu par désœuvrement, un peu par égard pour l'ancienne maîtresse de Morton, et beaucoup, sans s'en rendre compte elle-même, pour le secret plaisir de faire rayonner sa jeune beauté sur l'ombre de cette beauté jadis fatale et cause de l'anéantissement du roman de son cœur. L'idée seule de sortir du domaine l'épouvantait, car elle se rendait bien compte, à certains demi-sourires de M. Dunnet, à certains effarements aussitôt réprimés de la domesticité, que, quels que fussent ses progrès, elle ne s'était pas encore assez transformée pour affronter le monde. La soirée d'autrefois, chez la comtesse Tiefenthal, en compagnie de son père et des Minart, n'était pas sortie de sa mémoire et l'invitait à la prudence.

Le moment était proche, cependant, où une influence étrangère allait lui faire le premier pas.

XVII.

LE PREMIER PAS.

C'est Londres pendant la Saison qui, naturellement, était le terrain indiqué des chasses aux lions de cette Mme Byrd chez qui s'étaient rencontrés, quelques mois auparavant, Charlotte Nevyll et Basile Rockingham. L'anémie native et chronique de son revenu ne lui permettant pas de soutenir une saison mondaine entière, elle restait à Londres juste le temps nécessaire à s'assurer pour le reste de l'année un lot suffisant de célébrités pour Collingwood. Or, le lion s'était montré fort rare, cette année-là, dans la capitale du Royaume Uni ; elle ramenait tout juste pour leur faire goûter les charmes relatifs de l'hospitalité de sa terre, un homme d'Etat d'arrière plan du Continent, un tragédien russe, avec la perspective d'un violoniste en train de devenir fameux. C'était maigre pour la vaniteuse fringale de Mme Byrd : aussi son homme d'Etat et son tragédien à peine installés, prit-elle tout droit et sans regard le chemin de Morton. Cette petite sauvage autrichienne, dont tout le monde parlait en raison de la façon sensationnelle dont elle était devenue la maîtresse des biens des Nevyll, était bien l'oiseau rare dont la capture lui ferait incontestablement le plus d'honneur de toute sa carrière.

—Il est inutile que vous la teniez, — lui avait-on dit. — Sauvage elle est, sauvage elle restera, et sa porte est close pour tous.

—Bah ! j'en ai ouvert bien d'autres ! s'était écrié Mme Byrd en roulant ses gros yeux.

Et, hardiment, elle était partie pour lever son précieux gibier. Sans s'inquiéter de la consigne connue : "La comtesse Eldringen est sortie," Mme Byrd, par une série de questions insidieuses, tira, malgré lui, du maître d'hôtel le renseignement qu'elle souhaitait. La comtesse était à la digue de Nevyll. Elle remonta aussitôt dans sa voiture, et fouette cocher !

De tout le domaine de Morton, c'était la partie méridionale, confinant la mer et appelée le Marais, que préférait Ulrique. Partout ailleurs, en ce pays plat et bien cultivé, c'étaient parcs réguliers, uniformes pâturages, champs tirés au cordeau, fermes en briques, symétriques comme des maisons de ville, c'était partout le convenu, la terre trop bien peignée. Le Marais, c'était la terre en partie inculte et sauvage, c'était la nature dans toute sa sincérité, et aussi, et surtout, c'était un champ de lutte, et, comme tel, un irrésistible attrait pour la jeune fille énergique et vaillante qu'avait été jusque-là Ulrique. Le Marais, en effet, était une conquête des Nevyll sur la mer. Celle-ci l'envahissait encore partiellement à chaque marée, mais le temps était proche où il serait, à son tour, transformé en verte prairie. Il ne fallait plus pour cela que l'achèvement de la grande digue commencée depuis trois ans et que le vieil ingénieur du domaine considérait comme l'œuvre maîtresse de sa vie, et à laquelle il s'adonnait avec une passion fiévreuse qui avait conquis le tempérament ardent de la jeune comtesse. Cette patiente et rude conquête contre la formidable puissance des flots, avec ses succès vite consolidés, ses revers aussitôt énergiquement réparés, l'intéressait.

C'est avec l'ingénieur qu'elle passait ses meilleures heures à se faire expliquer les secrets des fossés d'écoulement, des canaux, des murs de soutènement, etc., etc. Et puis, outre que ce marais sauvage soudain conquis par les efforts de l'humanité civilisée avait une similitude avec la récente aventure de sa vie, elle pouvait satisfaire là, en piétinant les remblais aux terres croulantes, en franchissant les mares boueuses, en grimpant sur la digue pour en redescendre et se donner les émotions de la fuite devant la marée montante, son besoin d'activité physique partout ailleurs réprimé par les exigences de sa nouvelle existence. Et encore, là, au milieu de ces ouvriers qu'elle encourageait de sa présence et parfois même de son exemple, elle était délivrée de la contrainte de la tenue qu'elle s'imposait devant ses domestiques et du vague ennui qui, dans sa somptueuse retraite, commençait à s'emparer d'elle.

Ce fut donc en mettant pied à terre sur cet immense marais que Mme Byrd aperçut, dans le lointain, sur la digue, au bord d'une des dernières brèches qui restaient à combler, une silhouette hardie se détachant en vigueur sur le ciel et qu'elle n'hésita pas à reconnaître pour celle de la lionne convoitée. Bravement, sacrifiant ses bottines trop fines pour un tel lieu, elle traversa ce terrain humide et vaseux et, à bout de forces et de souffle, atteignit le pied de la levée de terre au haut de laquelle Ulrique, en contemplation devant le spectacle toujours nouveau de la lutte éternelle des flots, livrait avec bonheur son front brûlant aux rudes caresses de la brise de mer.

Mme Byrd se félicita de ce que la jeune sauvage autrichienne ne l'eût pas vue venir ; elle pourrait mieux ainsi l'attaquer par surprise. Mais le bruit qu'elle causa en faisant crouler terre et pierres sous ses pieds, et ses efforts pour escalader la digue, firent retourner Ulrique, qui partit d'un éclat de rire à la vue du grotesque tableau qu'offrait cette inconnue en toilette de visite, crottée jusqu'à la ceinture, et soutenant d'une main sa trop belle robe, tandis que, de l'autre, elle défendait un chapeau aux plumes défrisées contre le vent. Loin de s'en formaliser, Mme Byrd profita de cet accès de gaieté.

—Je crois que je dois être pas mal ridicule, en effet, — dit-elle en arrivant essoufflée sur la digue, — et je reconnais que c'est terriblement sans cérémonie pour une première visite ; mais j'avais mis dans ma tête de vous voir aujourd'hui, et ce ne sont pas toutes les flaques d'eau du monde qui m'en auraient empêchée !

—De me voir... moi ? — questionna Ulrique très étonnée. — Je ne comprends pas...

—Naturellement, puisque je ne me suis pas encore présentée. Je suis Mme Byrd ; j'habite Collingwood, où je suis rentrée de Londres avant-hier ; et comme je n'admets pas que d'aussi proches voisines que vous et moi ne se connaissent pas, j'ai forcé la consigne, et... me voilà. Si vous aviez l'intention de ne pas me recevoir quand même sur votre digue, laissez-moi du moins le temps de reprendre haleine, car vrai, je n'en puis plus !

Ulrique regardait cette femme petite et laide, amusée de sa hardiesse et de sa mine, si elle était contrariée de sa démarche.

—J'ai peur, — dit-elle, — que vous ne vous soyez donné beaucoup de mal pour bien peu de chose.

—Peu de chose... vous voir ? Il ne faudrait pas d'autre preuve que cette ignorance à qui douterait que vous vivez en recluse ! Mais j'ai aussi un autre but, celui de vous faire promettre de venir me voir, et, si vous le faites, je serai récompensée de toute ma peine.

—Mais vous ne me connaissez pas ... vous ne savez rien de moi ?

—Je sais que vous êtes la propriétaire de Morton, — répondit Mme Byrd avec une franchise qui, en ce cas particulier, était une suprême adresse ; puis elle s'arrêta, dévisageant la jeune comtesse, et aussitôt ajouta : — Et je sais bien d'autres choses, maintenant.

—Quoi ?... demanda Ulrique avec une pointe d'impatience.

Soudain Mme Byrd s'était élancée et, lui saisissant les mains :

—Ma chère enfant, je ne peux pas vous laisser vous confiner ainsi ; ce serait un crime ! Le bruit court que vous êtes jolie, mais, maintenant que j'ai eu le bonheur de vous voir, je déclare qu'il n'y a pas une seule *professional beauty* à Londres en ce moment qui oserait se montrer à côté de vous.

La franche brusquerie du ton empêcha Ulrique de se fâcher ; elle sourit d'un air indifférent.

—Oh ! — s'écria Mme Byrd d'une voix suppliante et caressante, — dites-moi que vous viendrez passer huit jours à Collingwood, je vous en conjure !

L'agitation de cette femme, qui paraissait être d'un bon naturel, toucha malgré elle la jeune fille. Au lieu de refuser net, comme elle s'y attendait elle-même, elle se contenta d'objecter :

—Mais je ne suis allée nulle part....

—Bravo ! vous commencerez par moi. Vous n'avez assurément pas l'intention de vous cloîtrer à Morton pour le reste de vos jours ! Tenez, j'ai quelques personnes chez moi que je dois conduire le 20 à la *garden-party* des Dartland. Vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ?

—Je voudrais savoir d'abord ce que c'est qu'une *garden-party* ?

—Vous voyez bien qu'il faut venir : ces plaisirs du monde ne s'expliquent pas, ils se goûtent. Si vous ne vous amusez pas, je vous promets de ne jamais vous inviter à rien. Voyons, c'est accordé, je compte sur vous ?

Ulrique restait indécise, son isolement lui pesait. Quelques minutes auparavant, les yeux fixés sur la mer, elle se demandait si le rude travail manuel n'était réellement pas le seul moyen de tuer la pensée et le temps ; Mme Byrd lui en indiquait un autre : pourquoi n'essaierait-elle pas ?

—Mais je suis en deuil, — dit-elle en hésitant.

—Oh ! d'un parent si éloigné, et que vous ne connaissiez même pas... et après plus de sept mois !

Ulrique crut comprendre que, si elle ne cédait pas, on interpréterait mal son refus, on chercherait et que peut-être on découvrirait son secret

—J'irai, dit-elle presque rudement.

Qu'importerait le ton à Mme Byrd pourvu qu'elle eût la promesse. Elle remercia la comtesse avec effusion et s'en fut légère, sans souci de sa toilette. Maintenant le violoniste et tous les oiseaux rares pouvaient lui faire faux bond, elle venait d'acquérir, pour sa collection, la perle précieuse entre toutes.

La *garden-party* eut lieu au jour dit, et, à son propos, une certaine Miss Kitty Milford, qui y assista, écrivait à une de ses amies :

Ma chère Molly, il faut que vous sachiez que je suis ici dans ce qu'on appelle un pays tranquille (lisez ennuyeux et sans chic) où le moindre événement occupe au moins la conversation quinze jours avant, autant après ; et où un bal défraie la chronique deux mois d'avance.... pour le moins. Jugez de ce que cela a dû être pour une garden-party, alors que la région n'avait pas vu pareille fête depuis quinze ans.... Il faut que je vous raconte cela... Oh ! ma chère ! C'était chez les Dartland, un couple d'originaux frais titrés et d'un ennuyeux !.... Lui, vous voyez cela, un de ces automates qui, par crainte du qu'en dira-t-on, n'osent ni s'asseoir carrément sur leur chaise ni laisser un bout de semelle dépasser le petit tapis de pieds, qui s'en voudraient à mort de risquer un mot qui ne soit pas un lieu commun. Ah ! ça soulagerait de le voir une fois mettre ses jambes sur la table ou seulement passer sa main dans ses cheveux !... Elle, la pauvre femme, elle a dû, bien sûr, avaler son tisonnier, et elle croit devoir porter si haut la tête qu'on a peur de la lui voir accrocher par mégarde à une patère ! Bref, des gens chez qui on ne joue pas au tennis de peur de déranger un pli de l'habit ou de froisser l'ourlet de la robe, et où l'on a peur de prendre une glace de crainte de se geler tout à fait. Vous voyez cela ! C'est dans cette délirante atmosphère qu'avait lieu la fête, où je ne me suis pas risquée à flirter, pour ne pas voir surgir derrière mon dos un maître de cérémonies à l'œil courroucé ! Tout à coup, vers cinq heures, grande émotion, le bruit se répand qu'il y a des poissons rouges à voir dans le bassin sur une des terrasses.

(A suivre).

Le Coin de Fanchette

Ben-Amet.—L'étude sur la Prophétie de Malachie est en vente chez Beauchemin & Fils et chez Granger Frères. Je prie mes autres correspondants, *Abonnée*, *Siémès*, *Cécilia*, *Rette*, de trouver dans ma réponse à Ben-Amet, l'information qu'ils me demandent séparément.

Raphaëla.—L'amitié, l'amitié! voilà un mot servi trop souvent sans qu'on en comprenne la portée et le devoir. On s'écrie volontiers : "Vous comptez beaucoup d'amis." Ce n'est pas juste, c'est beaucoup de "connaisances," "de relations," qu'on devrait dire. C'est un peu à votre intention que, parmi toutes les belles lettres du Père Didon, j'ai choisi celle où il donne cette excellente définition de ce qu'est un ami. "Un ami, c'est celui qui se compromet pour vous servir." Méditez ce qu'il écrit à ce sujet ; nous verrons bien après cela, si vous serez pressé de venir offrir votre amitié et demander celle d'une autre en échange.

Petite Femme.—Les nappes les plus nouvelles ont de larges entre-deux de dentelle Cluny, Renaissance, Luxeuil. Ah ! le chic de ces nappes ! Mais c'est une extravagance, ma chère, je vous la donne parce que vous me la demandez, je ne la conseille pas. 2° Le linge de couleur ou à bordure en couleur pour la table est sévèrement banni des repas en cérémonie.

Gaudiose.—Votre composition manque d'unité. Il faut que l'idée maîtresse qui fait le fond d'un article ou d'une nouvelle soit bien soutenue, en dépit de quelques digressions. 2° Oui. je critiquerai, dans lettre privée puisque vous le voulez ainsi, les compositions que vous me soumettrez.

Chercheuse curieuse.—J'allais vous dire la cause de la guerre entre la Russie et le Japon, quand je me suis aperçue que Tante Ninette pose cette question en devoir à ses neveux et nièces. Je vous renvoie donc à la science de Tante Ninette.

Information. — Mounet Sully a, en effet, posé sa candidature à un fauteuil académique, mais il a été battu par Georges Berger, il se peut fort bien encore toutefois que le célèbre doyen de la Comédie Française, porte, un de ces jours, l'habit vert des Immortels. 2° Ne raillez point. Alfred de Musset a véritablement été mis au même rang que Mme Tastu, et même au-dessous par quelques critiques de son temps. 3° La grand'mère de Guy de Maupassant est morte au mois de décembre dernier seulement. 4° Je ne sais pas.

Les autres réponses sont remises à la prochaine quinzaine.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D. *Quelle étiquette à suivre dans un escalier?*

R. En montant un escalier avec une dame, vous la précédez ; en le descendant, vous la suivez.

D. *Dois-je précéder ou suivre une femme que j'accompagne au théâtre?*

R. Vous la précédez afin de lui frayer un chemin libre dans l'allée ; rendu à votre siège, vous vous retournez vers elle et la laissez passer la première au siège qui lui est désigné.

D. *Vous dites qu'une carte de faire part à l'occasion d'un mariage, n'oblige pas à envoyer un cadeau ; oblige t-elle à quelque chose?*

R. A faire visite aux nouveaux mariés à leur retour du voyage de noces.

D. *Un livre qu'on m'envoie me met-il dans l'obligation d'écrire une lettre? une simple carte de remerciements ne suffirait-elle pas?*

R. A la rigueur, une carte de visite avec les remerciements suffirait, mais il est préférable d'écrire une lettre. La lettre n'a pas besoin de dépasser une quinzaine de lignes.

D. *Daus un euchre ou une réception de l'après-midi, les toilettes de ville sont-elles portées?*

R. Oui. Mais la mode tend de plus en plus vers les toilettes claires et légères.

Tout un paragraphe de noms a été omis dans la nomenclature des souscripteurs à la bibliothèque de Waterloo, dans le dernier numéro du JOURNAL DE FRANÇOISE. Nous les publierons avec plaisir avec les nouveaux qui arrivent tous les jours.

Mariage aux Lucioles

COMME je m'en revenais de la fête foraine, je vis, dans un rayon de lune, un enfant qui dormait debout contre un arbre du chemin, à côté d'une cathédrale en plâtre, aux étroits vitraux rouges, beaucoup moins grande que lui. Qui donc achète ces hideuses réductions de basiliques, carrées, basses, d'où s'érige un long clocher ajouré, et illuminées d'un bout de bougie posé à même sur l'autel? Une pitié me prit du pauvre petit marchand qui avait dû, tout le soir, essayé de vendre son église, n'avait pas trouvé de chaland faisait là son somme, rêvant peut-être des coups qui l'attendaient au logis. Loqueteux, poussiéreux, hâlé comme un lazzaronne sous l'ébouriffement de sa tignasse, il était malpropre et joli. Je l'éveillai, lui remit quelque menue monnaie, et, pour ne pas le mortifier de l'aumône, j'acceptai la cathédrale de plâtre. Elle me gênait fort, sous le bras. Je marchai plus vite, ayant hâte de m'en débarrasser ; je la jeterais dans quelque allée du verger, elle servirait d'épouvantail aux moineaux qui viennent picorer les cerises. Je devais avoir l'air d'un de ces personnages portant, dans de dévotes peintures, la ressemblance minuscule de la chapelle qu'ils ont dédiée à saint Timoléon ou à saint Ildevert, en expiation de leurs péchés.

***

Minuit sonnant, je ne dormais pas encore, étendu sur mon lit, les yeux à demi clos. Mais c'était une insomnie sans fièvre, vague et délicieuse, que rafraîchissait la nuit de lune entrant par la fenêtre grande ouverte et mettant tout près de moi, dans l'allée tournante du jardin, sur le gazon des plates-bandes, l'enchantement de sa pâle féerie. Sans pensée mais non sans joie, ne me sentant point vivre, extasié de vivre pourtant, j'étais, plutôt qu'un homme, une chose heureuse, épanouie Et le vaste silence, l'immense calme épars, faits des lointains solitaires, des nids endormis, des feuilles immobiles dans l'air sans brise, étaient faits aussi des battements presque arrêtés de mon cœur, de la dispersion en une paix sans rêve de tous mes désirs morts.

Un petit bruit m'étonna.

On eût dit le heurt un peu sensible d'un objet très léger contre une surface à peine résistante ; et cela sonnait selon un rythme, à d'égaux intervalles, éveillant l'idée d'une cloche lointaine, entendue à travers des ouates de nuages.

Le bruit ne cessait pas, m'importunant dans ma quiétude, si doux, si imperceptible qu'il fût.

Je me levai, je regardai par la croisée ; elle est si basse, que la plus haute rose d'un rosier du Bengale en dépassait le bord où elle s'était à demi effeuillée.

J'eus une grande surprise !

La cathédrale qu'en rentrant j'avais placée près de la porte dans une étroite allée,—l'air d'une église, en effet, au bout d'une avenue,—la cathédrale où le bout de bougie était depuis longtemps éteint, rayonnait d'un incendie intérieur par tous ses petits vitraux rouges, et comme je me penchais attiré par le bruit plus proche, je reconnus que l'inclinaison d'un volubilis coiffait la pointe du clocher d'une campanule tremblante où une abeille de-ci de-là, faisait l'office de battant. Que se passait-il donc dans mon jardin, sous la lune magicienne ? J'enjambai la fenêtre silencieusement, et me postai dans l'ombre d'un acacia. Il y avait justement derrière le mur de la petite basilique, derrière le chœur, une lézarde où je pus mettre l'œil : plus de cent lucioles, pareilles à des chryroprases allumés, s'accrochaient en candélabres au fût des colonnettes, suspendaient des lustres dans les aréostyles, tenaient lieu de cierges devant le maître-autel ; et, à la pointe du clocher, l'abeille tintait toujours dans le volubilis, appelant les fidèles à quelque cérémonie.

La foule ne tarda pas à se montrer, innombrable, processionnelle. Il y avait des grillons venus de l'herbe et des sauterelles venues des blés ; les pucerons avaient quitté les roses et les lyrins les lys d'eau ; d'élégantes ripiptères, avec la mine de caqueter ensemble, ouvraient et fermaient l'éventail de leurs ailes ; une coccinelle, pour n'être pas froissée par la nombreuse populace, s'était posée sur l'aile d'une libellule ; des bedeaudes vêtues de blanc, des mantes prie - dieu, des prêcheresses et des oratoriennes faisaient cortège à une cochenille parée de pourpre cardinalice ; et c'était, sans trop de tumulte cependant, un fouillis d'ailes voletantes et de pattes mêlées, où, parmi la noirceur des fourmis en frac, affairées et dignes, étincelait ça et là le saphir des altises et l'émeraude des cantharides.

Lorsque tous les arrivants eurent pris place, à droite, à gauche, méthodiquement, un bourdon, d'un coup d'aile, sauta sur le balcon de l'orgue et une fredonnante musique, religieuse, joyeuse pourtant, emplit la basilique toute illuminée de lucioles. La cérémonie allait commencer. En voyant se diriger vers le chœur deux bêtes à bon Dieu, l'une avec un air victorieux et battant des élytres, l'autre qui n'osait avancer, timide, je supposai qu'il s'agissait d'un mariage ; et il ne me fut plus permis d'en douter lorsqu'un magnifique scarabée, chasublé d'or vert, qu'assistaient deux carabes à chapelet, officia devant le maître autel, se tournant quelquefois, dans un geste qui bénit, vers les deux coccinelles.

L'œil à la lézarde, je ne perdis pas un détail de la cérémonie. Mais je poussai plus loin encore la curiosité. Dès que la foule tout étant fini, commença de s'écouler, dès que les vers luisants un à un s'éteignirent, je me détournai sans bruit, presque sans gestes, guettant sur le sable de la claire allée les deux époux qui s'écartaient de la multitude et du tumulte. Où allaient ils ? S'envoleraient-ils, pour leurs voyages de noces, vers quelque lointaine fleur nuptiale, sous un azur chaud, sous de plus ardentes étoiles ? ou bien se contenteraient-ils de la première corolle venue, ouverte à propos, sous le rideau discret d'une feuille ?

—" N'importe où le désir vous mène, que le dieu des insectes éphémères et des primevères vite flétries vous soit clément, doux mariés ! qu'il fasse tenir beaucoup de joie dans les quelques heures de votre seul printemps ! que jamais le sabot d'un rustre, ni la pantoufle d'une femme qui rêve sous les branches, ne vous épouvante, tandis que vous voleterez si près l'un de l'autre sur les fraisiers ou les mousses ; qu'elle soit toujours parfumée à votre goût, la perle de rosée où vous boirez ensemble : que le calice préféré ne vous refuse jamais un gîte odorant ; et si vous devez servir de jouet à l'enfance cruelle, que ce soit du moins la même petite main qui vous prenne, afin que vous souffriez et que vous mouriez ensemble ! "

Pendant que je faisais ces vœux pour leur bonheur, les deux bêtes à bon Dieu ne s'étaient pas envolées ; elles grimpaient le long du rosier du Bengale dont la plus haute rose dépasse le rebord de ma fenêtre, et je les vis disparaître dans la fleur à demi effeuillée, qui ferma sur eux, doucement ce qu'il lui restait de pétales.

Je n'eus pas un instant l'idée de rentrer chez moi par la croisée, ainsi que j'en étais sorti : — un remuement des feuilles aurait troublé, dans leur intimité première, les mariés ravis. Et j'allais m'éloigner du côté de la porte, lorsque je remarquai sur le rebord de pierre une autre coccinelle, que je n'avais pas remarquée encore, et qui, elle aussi sans doute, avait suivi les mariés. Que faisait-elle là ? Pourquoi y était-elle venue? Etait ce une parente de l'épouse, ou—qui sait ? — quelque rivale de l'époux ? Chez les insectes peut être comme chez nous, c'est du malheur des uns qu'est fait le bonheur des autres. La pauvre bestiole restait immobile, vers le rosier. Je la touchai du bout du doigt, légèrement : elle ne bougea point. Je crois qu'elle était morte.

CATULLE MENDES.

Variétés.

Pourquoi, selon la légende, le peuplier tremble est-il toujours agité de la racine à la tête par un continuel frémissement ?

Parce qu'il resta indifférent à la mort du Sauveur, et qu'un ange versa sur ses racines quelques gouttes de sang divin.

—

Entre yatchmen, après la course anglo-américaine :

—Eh bien, c'est décidément *Shamrock* qui est battu ?

—Oui. Il a pu voir qu'il y a loin de la Coupe aux lèvres !

 PAGE DES ENFANTS 

Causerie

Les Petites Sœurs Blanches.

Il est au bord du lac Majeur, auprès de Locarno, à San Materno d'Ascona, un vieux et solennel château qui fut celui des évêques de Vérone. Là, une jeune femme, la comtesse de Loppinot, qui s'est faite l'intendante, et pour ainsi dire la patronne laïque des Franciscaines de Marie, vit, toute donnée au soin des lointains lépreux.

Une âme élevée et avide d'être charitable cherche son chemin à travers les routes du bien. Et tout à coup, l'incident providentiel, qui est si frappant dans la vie de tant de saints, l'oriente à jamais.

Mme de Loppinot a raconté elle-même, dans des mémoires inédits, comment elle résolut de consacrer son zèle aux pauvres lépreux.

" En automne 1888, je suivais en chemin de fer la route qui va de Laqueille à Clermond-Ferrand. La journée avait le charme incomparable des jours d'automne ensoleillés, les dômes étaient roses des bruyères, épanouies, les forêts étaient d'or, la lumière baignait largement toutes ces choses, et malgré mon amour intense de la nature, je détournais souvent mes yeux de la campagne en fête pour lire à la dérobée quelques lignes dans le livre que tenait, ouvert devant elle, une de mes compagnes de route.

C'était la merveilleuse histoire d'un prêtre qui, à la force de l'âge, avait quitté sa famille, sa patrie, pour aller consoler et assister les malheureux lépreux relégués au mil eu de l'Océan, dans l'île de Malakaï. Depuis cette minute, je n'eus qu'une envie : terminer cette lecture si extraordinairement commencée, et apprendre moi-même à aimer et à soigner ces pauvres malades."

Tel est l'effet et la sainte contagion de l'héroïsme. Cette jeune femme, à qui riait la fortune, ne détourna plus les yeux de la douleur humaine. Elle voulut apprendre la médecine, pour secourir ceux qui souffraient. "En 1897, continue-t-elle dans ses mémoires, je fis la connaissance des Franciscaines missionnaires de Marie ; tout de suite, j'appris qu'elles allaient au loin soigner les lépreux. Depuis, je ne me suis jamais séparée d'elles, et au retour de chacun de leurs voyages j'ai aimé leur entendre raconter leurs vicissitudes et leurs angoisses. Ces vicissitudes sont terribles. Depuis une vingtaine d'années, les religieuses ont établi des léproseries au Japon, dans l'Inde, dans diverses îles de l'Océanie, et depuis la conquête française, à Madagascar. La situation est bien simple : il ne faut aux lépreux que du dévouement, un peu de bien-être, de la charpie, de l'huile de chaulmoogra, seul adoucissement connu à leur mal, des vêtements, des jouets pour les enfants. Or, le dévouement, les religieuses le donnent à plein cœur au péril de leur vie. Mais tout le reste manque. A Kuomamotou, au Japon, six religieuses soignent quarante lépreux et quatre vingts enfants. A Mandalay, en Birmanie, trois cents malades sont soignés par dix-huit religieuses. Comme les lits ne suffisent pas, elles donnent les leurs. Pour soigner les malheureux étendus sur des nattes, elles s'agenouillent et penchent leur visage sur les ruines de ces visages dévorés. Les lépreux s'entassent dans des cabanes isolées et infectes, dont les voyageurs se détournent. Les Franciscaines, portant le costume blanc, s'en vont vers ces repaires. Souvent les lépreux refusent de se laisser approcher. Il faut conquérir lentement leur cœur avant de pouvoir les soigner. La tâche est telle que souvent les religieuses passent plusieurs nuits sans se coucher. Elles gardent dans ces épreuves la gaieté, dont la règle de leur ordre leur fait un devoir. Elles attendent avec une confiance joyeuse que " Dieu les appelle dans sa gloire, où Sainte-Elizabeth et Sainte-Claire les attendent." Depuis que les Franciscaines ont commencé de soigner les lépreux, le nombre des morts a diminué de moitié.

Telles sont les saintes messagères qui s'en vont et qui reviennent vers les souffrances lointaines. La comtesse de Loppinot veille à leurs intérêts. Elle reçoit et distribue l'argent, le linge, les vêtements, la charpie, les jouets pour les enfants.

Elle est leur intermédiaire avec le monde ; grâce à tant de soins, les religieuses, tout occupées de leur apostolat, ne sont point contraintes de s'en détourner. Ce rôle de visible providence existe d'ailleurs auprès de plusieurs ordres religieux.

N'imaginez pas, au surplus, à cet être d'abnégation une figure triste et sombre. Représentez-vous une femme jeune, gaie, très intelligente en même temps que d'une bonté infinie ; car la bonté élargit et aplanit les voies de l'esprit. Si elle relit l'*Imitation* et le Nouveau Testament, elle suit le mouvement des lettres et s'informe des nouveautés.

Enfin, si quelque âme timide s'épouvantait d'une vie sans cesse penchée sur la souffrance, on lui répondrait que les pauvres lépreux dégoûtants et déjà plongés dans le marasme mortel où ils finissent communément, ne sont point si déshérités qu'ils ne puissent à leur tour faire une splendide aumône à leur lointaine bienfaitrice. C'est la revanche des malheureux, et la récompense de tous les dévouements : on reçoit en retour le cadeau royal, celui que le Christ est venu, selon ses paroles, apporter au monde : la paix.

Marie.

La mère de bébé lui fait épeler les noms des principales îles de la Méditerrané : la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et lui dit ensuite de les répéter.

Après s'être recueilli, Bébé répète : La *Cécile*, l'*Ecorce* et la *Sardine* !

Le petit Jacques est assis par terre et pleure à chaudes larmes ; tout-à-coup, il s'arrête :

—Maman, dit-il, pourquoi donc que je pleurais ?

—C'est parce que je n'ai pas voulu te laisser sortir par ce mauvais temps.

—Ah ! oui. C'est vrai !...

Et Jacques se remet à pleurer.

PAGE DES ENFANTS

LES JEUX D'ESPRIT

Enigme.

Je suis l'ami des mauvais jours,
Celui des heures de paresse,
On me prend puis on me laisse,
Pourtant on me revient toujours,
On me revet de basane,
De toile, même de velours ;
Qui m'aime n'est point un âne,
A tous, je suis d'un grand secours.
Mais sous une forme nouvelle
Exerçant un humble métier,
Je pèse pruneaux et chandelle,
Sur le comptoir de l'épicier.

Question d'Actualite.

(Pour tous mes neveux et nièces.)

Quelles sont les raisons qui ont amené la guerre actuelle entre la Russie et le Japon ? Quelle nation a la première commencé la guerre ?

Réponses à Jeux d'Esprit.

Charade.

Mon un vaudra toujours la moitié de [Paris,
Même un peu plus ; C'est-àdire qu'il [est d'un grand prix.
Mon deux peut procéder d'une âme [généreuse ;
Il peut aussi couvrir de perfide des- [sins :
Ce que virent, jadis, les malheureux [Troyens,
Allez voir des Bretons une foule pieuse
Assister à mon tout ; admirez ces chré- [tiens.

Rép. Pardon.

Ont répondu : Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi ; Laura L. Lucien Després, Rose Alma Lamoureux, Rose L., Montréal ; G. E. Boulay, Coaticooke.

Géographie.

Quelle est la plus petite république d'Europe ?

La plus petite république de l'Europe, aussi minuscule qu'inconnue, est celle de Tavolara, qui occupe une île située au nord de la Sardaigne et par conséquent non loin des côtes de la Corse. La population de ce petit Etat dépasse à peine cent soixante-huit habitants. Jusqu'en 1852, la forme du gouvernement fut monarchique. A cette époque, une révolution éclata et la république fut substituée à la royauté. Le président de la république de Tavolara est élu pour dix ans ; dans ce pays les femmes ont droit de vote.

Ont répondu : Corinette, Trois-Rivière ; Joséphine D. Fleur des Neiges, Rêveur, Montréal, Antoinette F., Fall-River ; Josué Laurin, Alexandre le Petit, Québec.

Charades amusantes.

Que ne voit-on pas les yeux ouverts et que voit-on les yeux fermés ?

Quelle est la saison la plus petite aux journalistes ?

1. Rép. Les ténèbres.

2. Rép. L'automne, à cause de la chute des feuilles.

Ont répondu : Bertha L. Corinette, Trois-Rivières ; Jules II Fleur des Neiges, Rêveur, Montréal ; Josué Larivière, St-Antoine ; Désiré L., Godefroid G., Adrienne Lecouvreur, Québec.

Lauréats du Concours

Je suis heureuse de donner les noms des heureux concurrents du concours de silhouettes.

Pour mes petites nièces :

1er Prix : Epingle en vieil argent de grande valeur, méritée par *Rosette*, (Rose-Alma Guilbault) des Grondines, P. Q.

2e Prix : Un volume de la bibliothèque, rose, relié maroquin rouge et doré sur tranches, au choix de la gagnante: *Loulou*, (G. Larochelle, Fall River).

Pour mes neveux :

1er Prix : Magnifique canif de poche à plusieurs lames, mérité par George-Emile Boulay, Coaticook.

2e Prix : Un superbe volume de Jules Verne, au choix du gagnant : *Guido*, (Ernest Lefebvre, Montréal).

Félicitations sincères aux heureux travailleurs à qui les prix seront expédiés ces jours-ci, et dont le travail était non-seulement bon mais même très bien fait, ce qui montre ce que vous pouvez faire, petits amis, quand vous vous en donnez la peine.

Parmi les autres concurrents, citons en mention honorable : Bertha L. Lacchéni, Adrien Dufresne, Laura Rosinette, Julie Laflamme, Hortense Beauregard, Lorette Dupré, Joséphine D., Villemont S., Sévère Châtigny, Mar. Antoinetté, Lar. Claire Lisieux, Léon B. Emilienne, Patrice, Alma Guillet, Rose-Alma Bastien, V. Laberge, Jeanne M., Elise MacDonald, Marguerita, Marthe de l'Evangile, Sim. Marie, P. Lucette, O. Gustave, Antonio Levasseur, Paquerette Cinq-Mars, Louise Dufour, Jules Pelletier, Pauline H. Coralie, Etienne Boucher, Henri G., Germaine S.

Elisabeth d'Angleterre

"Nous la connaissons !" vous vous écrirez : c'est cette méchante reine qui persécuta si cruellement les catholiques, et qui fit mourir Marie Stuart sur l'échafaud. Eh bien, vous vous trompez pour cette fois ! la jeune Elisabeth dont je veux vous détailler brièvement l'histoire, n'a jamais porté le diadème, quoiqu'elle eut pu le faire, et sa vie ne compte que 15 printemps

C'était la fille de Charles I, roi d'Angleterre et de sa femme Marie Henriette de France ; Elisabeth eut une heureuse enfance, entourée comme elle l'était de nombreux frères et sœurs, mais les nuages s'accumulèrent vite sur son horizon, la révolution éclata, son père fut emprisonné puis décapité, sa mère dut fuir au-delà des mers avec sa fille nouveau née (plus tard Duchesse d'Orléans), tandis que la pauvre petite Elisabeth tomba entre les mains des insurgés, et fut conduite à Carisbrooke Castle dans l'Ile de Wight, où elle languit environ 18 mois, jusqu'à ce que la mort vient la délivrer. On montre encore aujourd'hui les appartements où la jeune descendante des Stuarts fut incarcérée. La tradition la dit belle et douce Mais ni ses charmes, ni son âge tendre ne lui valu-

rent la pitié de ses ravisseurs, et elle s'éteignit comme une fleur, à l'âge de 15 ans, victime des abus de ses ancêtres, et de la cruauté des révoltés.

Quelle destinée tragique s'attache à tous les membres de cette famille infortunée, et que de larmes ont dû couler des beaux yeux bleus d'Elisabeth. D'abord, son grand'père Henri IV, roi de France, mourut par le couteau d'un assassin, (1610), son père Charles I périt sur l'échafaud, (1649) et plus tard sa sœur Henriette, Duchesse d'Orléans fut emprisonnée à l'âge de 26 ans (1669.)

CHRISTINE DE LINDEN.

Recettes Utiles

TÔT FAIT. — Délayez six jaunes d'œufs dans de la farine de façon à obtenir une pâte épaisse que vous délayez ensuite jusqu'à consistance de bouillie avec du lait, du sucre en poudre, et le blanc des œufs battus en neige. Parfumez à volonté, à la vanille ou au citron. Beurrez un moule à côtes et versez-y cette bouillie ; faites cuire promptement sur un feu vif puis au four. Démoulez et servez chaud.

CROQUETTES DE RIZ. — Prenez du riz environ un quart. Faites-le cuire avec un verre d'eau, un zeste de citron, et ajoutez peu à peu un grand verre de crême, du sucre, un peu de beurre frais, trois œufs et quelques gouttes d'essence de vanille ou de citron. Mêlez bien le tout. Faites-en des boulettes un peu grosses que vous tremperez dans l'œuf battu et de la chapelure, Faites frire et servez chaud en dressant les boulettes sur un plat avec des tranches d'orange, ou autres fruits en guise d'ornement.

CERVELLES DE MOUTON FRITES.—Faites cuire les cervelles dans un court bouillon d'eau vinaigrée, salée, poivrée, aromatisée de thym, laurier, persil, oignons, etc., égouttez-les et trempez-les ensuite dans une pâte à frire. Placez-les alors dans la friture bien chaude. Portez sur table avec accompagnement de sucre tomate avec sauce piquante (dans une saucière) ou simplement avec citrons coupés en quartiers. Il faut une cervelle par personne.

RISSOLES.—Si vous avez des restes de viandes en trop petite quantité pour en faire un plat de boulettes ou de hachis, composez une farce (sans y mélanger de chair à saucisse crue) ; divisez-là par petits tas que vous placez dans une enveloppe de pâte à frire. Donnez à vos rissoles des formes régulières et jetez-les dans la friture bouillante.

ABATIS D'OIE AUX NAVETS.—Prenez les pattes, les ailerons, le gésier et le cou d'une oie. Jetez de l'eau bouillante dessus pour les nettoyer, égouttez-les bien. Faites-les revenir dans une casserole avec du beurre, salez, poivrez et ajoutez des petits oignons avec un morceau de petit salé. Sautez quelques instants, puis mouillez d'un verre de vin blanc que vous laisserez réduire ; saupoudrez d'une poignée de farine, mouillez avec du bouillon maigre, tournez jusqu'à ce que cela bouille et mettez un bouquet garni. Laissez cuire et ajoutez à la sauce avant la cuisson terminée, des navets et petits oignons glacés et colorés au sucre et au beurre.

La Revue Canadienne s'est assuré le concours de nos meilleurs artistes canadiens et publie, à chaque livraison, des gravures de bon goût et du plus grand intérêt.

Il est bien difficile d'accuser le cœur et on ignore souvent toutes les larmes que cache un sourire.

La femme étant moins matérielle, elle ne fait pas passer cette admiration de la beauté physique avant toutes les autres considérations et préfère chez l'homme le mérite intellectuel et moral à ses avantages extérieurs.

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier.

LAROCHEFOUCAULT.

Les signes de compassion chez certains individus sont comme les canons de détresse annonçant que vous allez périr.

Mille-Fleurs? Un printemps toujours nouveau au No 1554, rue Sainte-Catherine, près de la rue Saint-André.

Conseils Utiles

Etes vous enrhumé du cerveau ?

Voici un moyen de guérir. Il est infaillible, s'il faut en croire l'affirmation de l'inventeur, du moins, car nous ne l'avons pas expérimenté.

Vous prenez un petit marteau de caoutchouc et vous vous tapotez le front, entre les deux sourcils. Frappez de même tout le nez et la partie de la joue qui est située au-dessus des molaires. Frictionnez ensuite toutes les surfaces tapotées avec le pouce et l'index.

C'est fini ; vous devez être guéri.

Les chocs légers produits par le marteau amènent un rétrécissement des vaisseaux sanguins, phénomène qui décongestionne les muqueuses nasales, le massage rétablit la circulation normale, et ces deux opérations inverses vous débarrassent du phénomène inflammatoire auquel vous devez l'éternuement, la rougeur du nez, les yeux larmoyants et autres bénéfices du coryza.

Il va sans dire que le traitement doit être lent et méthodique. Il ne faut pas vouloir aller trop vite. Un seul et violent coup de poing sur le nez ne remplacerait pas les tapotements du petit marteau de caoutchouc.

On cause mariage :

—N'est-ce pas, vous ne prendriez jamais une jeune fille rien que pour son argent ?

—Oh ! certainement non... Mais je ne pourrais cependant pas souffrir de voir une jeune fille laissée là, justement parce qu'elle a une très belle fortune...

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les amilles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

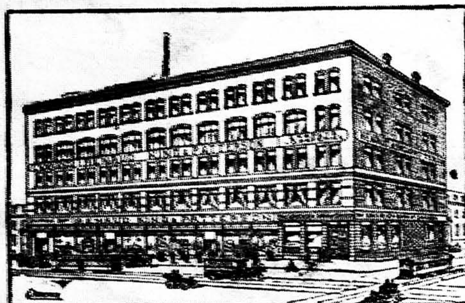
Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



De 15 a 35 % d'Escompte

Sur tous nos MEUBLES, RIDEAUX, TAPIS, etc, durant le mois de janvier

Demandez surtout à voir les articles marqués avec une *Etiquette Rouge*
Ce sont les vrais "BARGAINS."

EMMAGASINAGE GRATIS

Renaud, King & Patterson

(LE MAGASIN NEUF)

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

COALTAR SAPONINE

DESINFECTANT CICATRISANT

Admis dans les Hopitaux de Paris

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

L'Hgiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

☛ **Se méfier des Contrefaçons** ☚